

## L'odeur du mardi

Pénélope Bourque

---

Numéro 137, mai 2013

Le parfum

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69131ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bourque, P. (2013). L'odeur du mardi. *Moebius*, (137), 43–45.

## PÉNÉLOPE BOURQUE

### *L'odeur du mardi*

Maman nous laisse jouer dans ruelle, parce qu'on lui dit pas tout. Derrière la maison, y a une dompe. On trouve toutes sortes de choses. C'est là que j'avais pris ma boîte à surprise. Sauf que maman l'a jetée. C'était dangereux : les morceaux de métal rouillés, pas le droit d'y toucher.

On doit cacher les coupures sur nos jambes et nos genoux en rentrant à la maison. L'autre soir, au souper, maman a vu sur notre peau qu'on était allés jouer dans dompe. On aura plus le droit de sortir, si ça continue ! On est des petits maudits ! Une petite vlimeuse, elle dit.

Dans dompe, dans ruelle, on a trouvé un bébé chat. Paul m'a dit que si on le laissait dans le tas de scrap, y allait se faire manger par les rats. C'est vrai qu'y sont plus gros que lui, les rats. On l'a caché en dessous du balcon. Je l'ai appelé Noiro. Paul dit que les chats roux peuvent pas s'appeler Noiro. Sauf que c'est mon chat, maintenant. C'est moi qui choisis.

Hier, on était mardi. Le mardi, maman fait de la tourtière. Des fois, un pâté à viande ou au poulet. Y a presque toujours de la viande quelque part dans nos assiettes. On est pas à plaindre ! qu'elle dit, maman. Y en a des plus mal pris que nous.

J'ai mangé seulement les deux tiers de ma tourtière. Je mangeais deux bouchées, puis j'en glissais une dans le creux de ma robe. Deux bouchées pour moi, une pour le

petit chat. Maman s'est aperçue de rien! Dès qu'elle est partie faire la vaisselle, j'ai dit: «Je vais jouer dans ruelle!» «Va pas niaiser dans dompe!» Y avait pas de danger: je voulais pas aller à dompe. Juste nourrir Noiroto.

Je suis sortie. J'ai senti l'odeur du mardi. Maman m'a crié de refermer la porte.

Le mardi, c'est le jour où on égorge le bétail, dans la grande bâtisse en briques rouges. L'odeur est partout, dans toutes les rues.

Le mardi, dans ruelle, quand l'école est finie, on joue à la boucherie. On se fabrique le comptoir de la boucherie avec une vieille planche de bois. On va chercher du sang dans les poubelles de l'abattoir. C'est jamais moi qui ai le droit d'aller chercher le sang. Je suis la plus petite, c'est pour ça. C'est toujours Paul et Robert qui font les bouchers. Moi, des fois, je fais la maman. La maman aide le boucher à plumer les poules.

Quand Claudine venait jouer chez nous, elle faisait le bébé du boucher. Les bouchers devaient se laver les mains avant de toucher au bébé. Sinon y aurait été taché de sang. Sauf que maman veut plus que Claudine vienne jouer avec nous dans ruelle. On a pas le droit de ramener des amis à la maison. La maison est pas assez belle. Y faudrait être riche, pour inviter des gens. Mais ici, tout le monde est comme nous. Claudine aussi. Sauf que maman veut rien savoir. Alors y a plus personne pour faire le bébé du boucher.

Hier, quand je suis sortie pour aller nourrir Noiroto, y avait l'odeur du mardi partout. Je me suis faufilée sous le balcon. J'ai entendu Paul qui donnait des ordres à Robert. Robert jouait à l'apprenti boucher. On voyait rien, en dessous du balcon. Je savais pas où je mettais les pieds. Des petits morceaux de jouets brisés, qu'on avait trouvés à dompe, me faisaient mal aux talons.

Paul crie à Robert de couper plus vite. Y va lui donner une taloche en arrière de la tête, sinon. Robert dit d'arrêter de lancer du sang dans son cou. Paul dit que les apprentis peuvent pas chialer : y va perdre sa job, sinon. Robert dit que c'est pas correct, t'avais pas le droit de faire ça ! Paul dit que c'est lui le boucher, y peut égorger ce qu'y veut. Robert dit ark, c'est dégueulasse. Paul dit qu'y a dit que les apprentis avaient pas le droit de chialer !

«Noirot? Noirot, t'es où?» Y fait trop noir, ici. Je mets mes mains par terre. Des petits morceaux de métal rouillé, de la vitre : une bouteille de lait que Paul avait échappée – maman la trouvait plus, c'est moi qui m'étais fait chicaner –, une poupée pas de tête, des lanières de pneus. Pas de bébé chat.

Je sors de sous le balcon. L'odeur du mardi est encore plus forte. Je tends l'oreille. Au-delà des cris de Paul et de Robert, couverts de sang animal, j'entends les gémissements du bétail qui marche vers la mort.